

Dans l'intimité du professeur. La figure gramscienne de l'intellectuel organique à l'épreuve de l'actualité des banlieues françaises

Gramsci's notion of the "organic" intellectual tested by contemporary urban unrest in France

Der Ausländer in der Siedlung

Ahmed Boubeker



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2578>

DOI : 10.4000/leportique.2578

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 8 février 2012

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Ahmed Boubeker, « Dans l'intimité du professeur. La figure gramscienne de l'intellectuel organique à l'épreuve de l'actualité des banlieues françaises », *Le Portique* [En ligne], 28 | 2012, document 2, mis en ligne le 08 mai 2014, consulté le 26 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2578> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2578>

Ce document a été généré automatiquement le 26 mars 2021.

Tous droits réservés

Dans l'intimité du professeur. La figure gramscienne de l'intellectuel organique à l'épreuve de l'actualité des banlieues françaises

Gramsci's notion of the "organic" intellectual tested by contemporary urban unrest in France

Der Ausländer in der Siedlung

Ahmed Boubeker

- 1 Fainéants et barbares, affreux, sales et méchants. C'est contre cette vision des « culs terreux » du sud de l'Italie que Gramsci s'insurge dans « La question méridionale ». Et sa critique est d'autant plus authentique qu'il est lui-même un déraciné dans les villes du Nord, un fils exilé des montagnes sardes. Jamais Antonio Gramsci l'immigré ne reniera ses origines et c'est sans doute pourquoi il est resté intraitable avec le « corporatisme résiduel » de la classe ouvrière et l'ethnocentrisme de certains dirigeants socialistes. En démystifiant toute perspective théorique coupée de la pratique ou trônant dans le ciel des idées, le concepteur de la figure de « l'intellectuel organique » souligne les enjeux d'une pensée incarnée dans une historicité, enracinée dans des conditions sociales et culturelles. Gramsci est ainsi le premier à mettre en lien culture et politique, en insistant sur l'existence de formes expressives populaires qui ont la force de « quelque chose de profondément senti et vécu »¹.
- 2 Nous nous proposons, dans cet article, d'interroger la pertinence de cette figure de l'intellectuel organique, et cela, dans le contexte de l'actualité urbaine de la société française et des luttes pour la reconnaissance des héritiers de l'immigration. Il s'agit plus largement d'aborder les questions évoquées par Gramsci sous l'appellation du « populaire national » à l'épreuve de l'expérience de l'immigration : ce qui suppose de comprendre comment cette dimension culturelle s'est constituée et maintenue à travers moult transformations, sans tomber dans un strabisme divergeant dans les

opérations de description des cultures populaires², entre la dérive du misérabilisme inhérente à la théorie de la légitimité culturelle et celle du populisme propre au relativisme culturel. C'est là toute la difficulté, car précisément sur le terrain de l'immigration, les lunettes d'approche du regard sociologique oscillent le plus souvent entre deux focales : trop loin, trop proche, ou la presbytie d'une orientation normative contre la myopie de l'attention exclusive aux pratiques. Dans quelle mesure ce clivage d'optiques serait-il à l'origine d'un astigmatisme général : l'incapacité d'observer ou de reconnaître les formes de l'expérience de l'ethnicité dans la ville française contemporaine ? On peut sans doute prendre en compte le fait que le thème de l'ethnicité reste encore le domaine de pionniers en terre jacobine, mais, au-delà des raisons institutionnelles et scientifiques, les engagements militants des chercheurs peuvent aussi expliquer les carences d'une sociologie de l'immigration. Entre défenseurs inconditionnels de la norme d'intégration et partisans du multiculturalisme, la guerre des mots fait rage depuis le début des années 1980. Dès lors, comment à la lumière des écrits de Gramsci, la figure de l'intellectuel organique fraie-t-elle de nouvelles perspectives de recherche et ouvre-t-elle le champ de l'expérience de l'immigration au-delà du dilemme entre enragés de l'exception française et aficionados de la différence culturelle ?

Les gardiens du temple de l'universel abstrait

- 3 « Les remarques théoriques de Gramsci ne semblent plus avoir été formulées en 1926 mais aujourd'hui, face à une situation dans laquelle les manifestations d'élitisme ouvrier ou de corporatisme syndical (...) développent un sentiment absurde de supériorité tant à l'égard des parias du sud qu'envers les immigrés »³. C'est précisément l'exemple de la France et du mépris de « la vieille classe ouvrière » à l'égard de « ses frères de misère venus de l'étranger » que cite M. A. Macciocchi. Et la chercheuse italienne de se référer à l'éternel « surdité » des syndicats aux luttes de l'immigration au nom d'un ouvriérisme « qui n'est rien d'autre qu'une défense acharnée de la part des couches de l'aristocratie ouvrière de leurs propres privilèges »⁴. L'immigration en France a écrit des pages parmi les plus glorieuses de l'histoire du prolétariat et de nos grandes cités industrielles, mais on ne saurait pourtant l'assimiler aux forceps dans le creuset du monde ouvrier. Ce cadre de référence analytique en termes de classes sociales ne permet pas de comprendre l'expérience des héritiers de l'immigration qui apparaît trop souvent sous l'angle exclusif d'une dérive liée à la ségrégation urbaine, l'exclusion sociale et la disparition des solidarités ouvrières. Tout ce qui fait le vécu des acteurs est alors analysé sous le seul prisme du « problème social » et même les formes de contestation et de révolte, à l'image de celles des banlieues, sont perçues comme l'expression du vide social à la différence du mouvement ouvrier qui lui a été source de cohésion sociale. Nombre de travaux de recherche nourrissent ainsi une réification conceptuelle qui de fait participe de la légitimation du mépris social à l'égard de l'expérience des dits « galériens », victimes de « la misère du monde ». Mais cette réduction à une causalité linéaire, on la retrouve plus généralement à propos de la question de l'intégration nationale chère à la tradition française de la légitimité culturelle. Après la découverte tardive de la figure du travailleur immigré dans les années 1970⁵, l'actualité des banlieues et de l'immigration dans les années 1980 relance une commande publique dans laquelle s'inscrivent d'abord les disciplines les plus proches de la gestion étatique – sciences

politiques, démographie, sciences juridiques. « L'empirisme abstrait » connaît ses grandes heures, notamment à travers la construction de nouveaux indicateurs statistiques de l'INÉD (Institut National d'Études Démographiques) pour mesurer la norme de l'intégration. Dans le domaine de l'immigration, le chiffre a toujours ce pouvoir magique de transformer une cristallisation verbale en argument scientifique et les querelles statistiques alimentent la polémique publique. Mais au-delà des éternelles querelles byzantines sur les statistiques et derrière une scolastique du chiffre, ces procédures méthodologiques d'une grande technicité laissent transparaître la vision hallucinée d'un panoptisme social : l'objet d'étude disparaît derrière une médiation scientiste centralisée qui, formant à la fois un écran continu et un mode généralisé d'intervention, s'impose et devient totale. Totale au sens de la « mythologie scientifique » selon Sayad, « une réponse à la façon du mythe ou de la religion, c'est-à-dire totale ou totalitaire, une et unitaire »⁶.

- 4 Ainsi la sociologie n'est-elle pas, loin de là, seule en cause, tant une éthique de la conviction est au fondement de nombre d'études et d'essais sur l'immigration relevant de différentes disciplines, de l'histoire aux sciences politiques. Depuis le début des années 1980, les mises en scènes médiatiques du malaise des banlieues ont ainsi servi de tribune à des intellectuels engagés dans la défense d'une conception de « l'intégration à la française ». Étrange rhétorique scientifique que cette répétition de pensées déjà pensées, comme un rituel public digne d'une nouvelle querelle des Universaux, où il s'agirait d'abord de remuer les mots tels des formules magiques pour conjurer le langage de la société. Forts d'une tradition quasi aristocratique et du primat absolu conféré au juridique dans la définition officielle de l'altérité, ces nouveaux enrégés du modèle républicain prétendent observer les faits sociaux « de haut » – à l'échelle de l'Histoire et tournés vers les institutions et le pouvoir. Ils peuvent ainsi évoquer la « crise du modèle d'intégration », le « problème de l'immigration » mais ils en restent aux dysfonctionnements des machines institutionnelles, aux ajustements, aux stratégies des réparateurs, aux difficultés des acteurs institués à la rigueur, mais le point de vue des acteurs ou leur langage – réduit à un « patois social » ou aux bribes éclatées d'une litanie de « victimes » – ne les intéressent qu'accessoirement, comme si la question sociale avait évacué toute forme de conflictualité.
- 5 Dans les différents profils que présente la perspective de la légitimité culturelle, des représentations réduites à la « réalité statistique » à un confinement dans les rapports de dominations symboliques, c'est toujours une sociologie sans acteurs. Une sociologie où le sujet disparaît derrière les catégories de description qui le constituent comme objet : l'acteur n'est qu'une fiction de sujet dans un système tout puissant, un « individu négatif » incapable de construction de soi, l'agent d'un habitus soumis à la stigmatisation. Certains chercheurs considèrent que l'immigration a laminé les destins, détruit la subjectivité : le migrant serait ainsi privé d'histoire, de culture et même de famille s'il faut en croire certains travaux récents. Selon un autre point de vue, ses conditions de vie seraient comparables à celles des classes populaires françaises. Point d'existence donc pour le métèque qui n'a de choix qu'entre la disparition et le reniement. Mais sans doute est ce là l'expression dans le champ des sciences sociales d'une incapacité d'envisager l'existence de l'étranger comme dimension constituante du corps national, le besoin de cacher celui-ci, de le réduire aux marges ou à une fonction témoignage au nom d'une vision globale.

- 6 Sans même traiter de la question de l'immigration, Gramsci avait déjà en son temps diagnostiqué les origines du problème en soulignant que la dérive de nos intellectuels jacobins relève en fait d'un « byzantinisme culturel » : « Le français n'a pas l'esprit dialectique et concrètement révolutionnaire, même lorsqu'il agit en révolutionnaire : son projet est toujours conservateur car il cherche à donner une forme parfaite et définitive à tout ce qu'il réalise de nouveau. En innovant, il pense déjà à conserver, à figer le nouveau en le codifiant »⁷. De fait, cette figure de l'intellectuel défenseur de l'universel abstrait et auréolé du mythe national dans sa position de surplomb au dessus des acteurs s'inscrit dans une dérive de l'idéologie de l'ordre. Comment s'étonner dès lors que la sociologie de l'immigration en reste aux balbutiements d'un champ scientifique organisé et que ce sous-développement apparaisse comme une véritable stratégie du silence dans un pays où le chauvinisme de l'universel a décidément la vie dure ?

Les porteurs de projet d'un multiculturalisme sans sujet

- 7 La lutte pour l'hégémonie se joue sur le terrain de la société civile, « terrain de la superstructure pour atomiser le bloc intellectuel adverse »⁸ selon les termes de M. A. Macciocchi. Un autre regard sur la société française contemporaine se réclame d'une reconnaissance de la diversité culturelle. Dans un contexte politique marqué par la crise urbaine, la montée du Front National et l'accès des « beurs » à l'espace public, un débat⁹ s'engage au tournant des années 1980 sur l'intégration et l'identité française. Une nouvelle version du Roman national met en scène l'opposition entre les tenants d'un discours de la différence et les partisans républicains d'une France éternelle, symbiose entre culture nationale et valeurs politiques universelles. Ainsi, selon la perspective pluraliste, l'actualité de la société française s'éloignerait du modèle traditionnel d'assimilation collective par intégration individuelle et culturelle. Celtes, Germains, Ibères, Latins, Grecs, Normands ou Goths, mille ans de guerre de tous contre tous ont consacré l'union de la grande famille française. Et mille et une vagues d'immigration ont affermi le socle de la nation des nations, se fondant au moule d'une citoyenneté républicaine. Mais sous le soleil couchant du modèle jacobin, les grandes machines à intégrer seraient en panne. Dans un contexte de crise de la modernité, l'école, les églises, les syndicats, les entreprises, les partis politiques ne semblent plus être en mesure de servir de relais à l'assimilation des derniers convives de la démocratie française : les populations d'origine maghrébine, africaine ou turque. Contre la défense d'un héritage politique et intellectuel érigé en sanctuaire des valeurs dont se réclame le discours de l'intégration au nom de l'État de droit, certains auteurs rappellent que les valeurs sont périssables, fragiles. Et ils répondent à une éthique de la conviction par une éthique de la responsabilité : oublier l'universel abstrait pour comprendre l'actualité.
- 8 C'est ainsi que se décline la version française d'un relativisme culturel. Le modèle pluraliste anglo-saxon chassé par la porte au nom des valeurs et des principes de la république revient ainsi par la fenêtre du vécu quotidien. Dans le même temps où « l'interculturel » devient un mot d'ordre des discours publics, des chercheurs exhument la question des relations interethniques d'une zone d'ombre de la mémoire des sciences sociales. La référence aux *Cultural studies* elles-mêmes inspirées par les écrits de Gramsci¹⁰ sert de ressource pour pallier le retard théorique, et, au delà des recherches sur l'immigration définies jusque là par des populations constituées en

objet d'étude, on s'interroge sur la différence culturelle ou ethnique, sur sa construction sociale, sur les processus socio-historiques dans lesquels s'ancrent les relations des groupes immigrés à la société française. Après la figure du travailleur immigré, on tente de redécouvrir des trésors culturels oubliés et une orientation culturaliste incite certains à parler « d'intégration communautaire ». C'est oublier trop vite que les immigrés sont aussi des habitants de nos territoires épistémologiques où les communautés ont été broyées, laminées, au nom de l'émancipation de l'individu. La grande famille du migrant ne se confond pas avec sa communauté : invoquée avec emphase pour pallier le manque de légitimité symbolique de la relation, pour affirmer une appartenance commune ou mobiliser des solidarités, celle-ci reste une « forme molle ». La problématique multiculturelle se complique dès lors qu'elle ne peut se réduire à l'analyse d'échanges entre codes culturels définis au préalable de manière close.

- 9 Car finalement l'immigré disparaît toujours derrière les signes d'une altérité radicale, dans l'idiome de petits mondes urbains de la production culturelle ou dans le maelström des flux identitaires d'une société fragmentée. C'est peut-être ainsi que se noue sur le silence de l'immigration, ce que l'ethnologue F. Benfis appelle « la connivence secrète » entre pluralistes et intégrateurs : « au bout du voyage l'ethnologue se retrouve seul avec ses mots [...] Plus il se rapproche de l'indigène, plus le secret du langage de celui-ci se déroberait [...] Le relativisme culturel conforte ainsi l'ethnocentrisme de la thèse intégratrice car de tout temps la République a eu besoin de ses colonies, ses bidonvilles, ses banlieues, comme d'une altérité exotique et radicale pour croire encore en sa mission universelle »¹¹. Si la connivence n'est pas démontrée, du moins faut-il reconnaître avec M. de Certeau que l'immigré est devenu « l'antidote de l'anonyme »¹² : sa désignation ou la construction sociale de son altérité peuvent apparaître comme un miroir inversé à l'adresse d'une foule solitaire de plus en plus sourde aux hymnes républicains.
- 10 Étrange correspondance entre une centralité de la norme pour la théorie de la légitimité culturelle et la référence du pluralisme à la pratique, même si celle-ci se réclame de la défense de l'acteur, son sens des valeurs, son système de croyance, sa cosmologie. On ne peut que s'étonner du décalage entre la référence et le résultat de la plupart des travaux, car loin d'apporter des éclairages sur les conditions sociales de la production des identités ou des cultures et les stratégies d'acteurs, ces recherches tentent parfois de fonder elles-mêmes les énoncés identitaires, au nom de l'objet à construire comme problème sociologique. Mais peut-être faut-il aussi mettre ces dérives de l'engagement sur le compte d'une dispersion des études sur l'immigration, sur la nature même de l'offre publique de recherche disséminée entre divers Ministères et sur la disparité des enjeux de mobilisation des sciences sociales. Histoire, sociologie, anthropologie, économie, sciences politiques, sciences juridiques ou psychologie, chaque discipline a investi l'immigration chacune dans un rapport à une actualité qui a mobilisé ses compétences. Reste que l'immigration disparaît dans cette dimension spéculaire. Elle n'est plus que témoignage, illustration, pour accéder à des questions plus universelles. Elle se perd dans la relation conceptuelle, dans la globalité des interrogations sur les identités dans les sociétés complexes qu'elle porte. Comme si la relation était vécue à sens unique. Comme si après une cécité séculaire, la société française se découvrait telle Narcisse des visages ignorés sans pour autant s'interroger vraiment sur ses propres aveuglements.

- 11 Si l'on prend ainsi l'exemple du débat en cours sur le post colonialisme en France, on ne peut que constater avec A. Hajjat, « l'extrême confusion avec laquelle des outils intellectuels élaborés dans le monde universitaire anglophone ont été importés dans le débat politique français »¹³. Et le sociologue de préciser : « le débat n'a pas été introduit par des intellectuels algériens, marocains, tunisiens ou vietnamiens, pour comprendre les sociétés de l'ex-empire français, mais par des universitaires français dans le cadre de controverses propres au monde universitaire français ». Hajjat ajoute que la controverse s'articule autour trois pôles : les « intellectuels de gouvernement ¹⁴ » porteurs d'un discours national sécuritaire ; les « intellectuels critiques » d'une « fracture coloniale » dans la société française ; et les « intellectuels spécifiques » pour lesquels la « fracture coloniale » n'est qu'une « formule aussi creuse et raccrocheuse que la fracture sociale ¹⁵ » et une manière d'occulter la réalité de conflits sociaux et de mouvements qu'il faut analyser et auxquels il faut apporter des réponses. « Cette configuration tripolaire s'est en partie reproduite dans le champ politique, mettant en lumière l'absence d'une figure pourtant essentielle du débat : les intellectuels organiques [...] occultant complètement, par exemple, les réflexions du sociologue de l'immigration algérienne, Abdelmalek Sayad, qui est un des rares intellectuels organiques ayant réfléchi sur le rapport entre la condition du colonisé et la condition d'immigré »¹⁶.
- 12 Plus largement et au-delà même de la situation française, il s'agit de souligner que, si les *Cultural Studies* puis les *Postcolonial Studies* ont permis de ne plus focaliser le regard du chercheur sur les seules déterminations de classe, une dérive notable a pu aboutir à essentialiser des catégories telles la culture, la race, le genre ou l'ethnie. C'est oublier que pour Gramsci, l'autonomie de la culture ne prend sens que dans une perspective hégémonique qui la relie à d'autres domaines dans une logique de rapports de force relevant d'une historicité. Stuart Hall, directeur du « *Center for cultural studies de Birmingham* » à la fin des années 1960, souligne lui-même que les *cultural studies* sont devenues aux États-Unis « une sorte de fourre tout » qui conduit à attribuer à la culture une autonomie totale relativement à la société. Or ce qui prime selon Hall, c'est l'enjeu gramscien du lien entre théorie et pratique ¹⁷ qui souligne la nécessité de pratiques de recherche articulées sur le vécu, car « il est parfaitement possible d'écrire d'élégamment sur l'autre sans n'avoir jamais expérimenté ce que l'altérité signifie vraiment pour ceux qui la vivent »¹⁸.

Intellectuels organiques et processus de subjectivation

- 13 « Renforçons notre conscience avec nos souvenirs, en plongeant notre esprit dans le fleuve de notre tradition, de notre histoire, de notre vie »¹⁹. Dans ses écrits de jeunesse, Gramsci insiste sur un primat de la subjectivité qui permet de prendre conscience de sa condition et de se réaliser comme sujet de l'histoire en mettant à l'œuvre sa propre mémoire. L'enjeu est de se libérer du fardeau de l'idéologie. Ce qui se traduit dans les luttes de l'immigration par une volonté d'émanciper la mémoire individuelle et collective du regard dominant : sortir du regard de l'autre.
- 14 Cette nouvelle conscience passe par l'émergence d'intellectuels organiques capables de témoigner d'une communauté d'expérience et d'articuler un discours politique qui se heurte de fait aux certitudes de l'histoire de France. L'actualité de l'immigration interpelle d'autant plus l'historien que sa discipline a longtemps été érigée gardienne de la conscience nationale. Une conscience fondée aussi sur l'oubli de la violence de ses

propres fondements. C'est ainsi qu'au-delà des barrières douanières, la nation, cette « communauté imaginée ²⁰ », a toujours protégé ses frontières symboliques contre les « peuples sans histoire ²¹ ». L'ethnocentrisme républicain fonctionne en effet selon un mode binaire de représentation, une ligne de naturalisation de la différence entre nous et les autres. Nous, les citoyens reconnus, enfants de la patrie ou assimilés à une généalogie blanche, contre les autres, les étrangers, ces éternels vagabonds des limbes de la mémoire collective. Des étrangers devenus travailleurs indigènes, coloniaux puis immigrés qui troublent peu à peu l'unicité de la nation et son programme historiographique. C'est sur les frontières nationales de la violence épistémique que se situe la ligne de front d'une « guerre de positions » pour reprendre un autre concept Gramscien. C'est là que les oubliés de l'histoire manifestent contre le consensus silencieux relatif à leur condition de parias. Là qu'ils sapent l'universel abstrait de la cité républicaine en contestant une écriture de l'histoire d'un seul point de vue. En dénonçant les silences entre les lignes de cette histoire en surplomb. En soulignant que le sacrifice de leur expérience relève de pratiques politiques, au nom d'une conception de l'espace public supposé à l'abri du délit de faciès. En terre anglo-saxonne, les *post colonial studies* puis les *subalterns studies* ont révélé à quel point les citadelles de l'identité occidentale sont des forteresses vides. Mais hier déjà, au temps des travailleurs coloniaux, la ligne de démarcation entre nous et les autres a de fait fonctionné comme une imitation de ligne Maginot, contournée par des mouvements transnationaux et transculturels opérant à l'insu de la grandiloquence nationale. On pourrait ainsi, à la suite de S. Hall ²², militer pour un usage épistémique de la notion de « postcolonial » au-delà de son usage chronologique, en soulignant que même aux grandes heures de la colonisation, la modernité occidentale et son modèle national étaient déjà subvertis de l'intérieur par la rencontre avec l'immigration. L'immigration, soit dit en passant, dont les premières vagues ont été européennes. Mais si ces dernières ont pu disparaître dans le creuset français, il n'en est pas de même pour les héritiers de la colonisation dont les luttes ont déplacé les frontières de la différence sans jamais en triompher ²³. Ce qu'il importe néanmoins de comprendre à travers l'expérience spécifique de cette immigration postcoloniale, c'est comment elle a participé aux transformations de l'exception française qui ne parvient plus aujourd'hui à planquer les cadavres dans les placards de l'histoire.

- 15 Depuis déjà un quart de siècle, l'immigration occupe le centre du débat public. Bien sûr les croisades du Front National y sont pour quelque chose, mais loin d'en être la cause, elles ne sont que la conséquence d'une crise de la société politique : la société française est paralysée par la mise en doute de ses catégories nationales d'entendement politique ! Certes, ce malaise français, il s'agit de l'inscrire dans le cadre plus large du déclin des États-nations sous les coups de butoir de la mondialisation. Mais si l'on en croit l'un des pionniers de la World History, C. A. Bayly, pour faire de l'histoire globale il ne suffit pas d'appréhender un phénomène à l'échelle de la planète : il faut au contraire articuler les échelles et accorder une importance centrale à « l'étude des fragments de société ou des exclus du pouvoir ²⁴ ». Précurseurs de la mondialisation, les immigrés ont aussi une expérience de l'histoire qui nous dit sur quel non sens le sens officiel de l'histoire nationale a été prélevé. La France a connu cette tension continue d'une société politique qui ne respecte pas ses propres principes. Et toute l'histoire du ^{xx}e siècle souligne ces contradictions aux frontières de l'état de droit, sous un régime qui proclame à la fois l'égalité et son rejet le plus marqué. Néanmoins, il ne s'agit pas de se contenter de tendre à la France le miroir de ses mensonges d'État : si l'immigration

postcoloniale incarne l'exception d'universalité de la cité républicaine, l'enjeu sociohistorique est de comprendre comment son expérience de l'histoire a exploré cette face sombre du modèle français, comment elle s'est heurtée aux apories concrètes de l'application des valeurs politiques universelles. Et surtout, comment elle est parvenue à déplacer les frontières de ce paradoxe entre les grands principes et l'injustice, le rejet hors des grands desseins nationaux. C'est toute l'ambition d'une autre écriture de l'histoire de l'immigration. Car jamais les surnuméraires de la République ne se fondèrent au moule de la domination au point de se résigner à la position victimaire : les manières dont ils s'approprièrent les valeurs inscrites au fronton des monuments publics pour les adapter à leur propre situation, c'est précisément ce qui fixa des limites aux épreuves de leur domination.

- 16 Les luttes de l'immigration²⁵ témoignent alors d'une subjectivation politique par des acteurs regroupés ensemble pour autant qu'ils s'identifient eux-mêmes à ce nom, immigré, au nom des mécomptes de l'histoire. Il s'agit précisément de remettre en cause une prétention hégémonique du modèle national d'intégration qui s'opère au détriment d'une compréhension des nouvelles figures de l'historicité. Car au-delà d'une histoire trop souvent assimilée à une légende dorée du creuset français, l'immigration c'est d'abord une histoire vécue à travers un travail d'exploration et de compréhension d'elle-même. Une petite histoire certes, balbutiante et toujours sacrifiée sur l'autel des grands principes de la République, toujours réduite à une fonction de témoignage pour illustrer une autre histoire – la grande histoire : celle du creuset français, de la classe ouvrière ... – Une petite histoire donc ou une « expérience de l'histoire »²⁶ selon la formule de R. Koselleck qui traduit une volonté des « sans voix » de prendre la parole au nom d'une mémorialité et d'une historicité nouvelles ancrées dans des dynamiques populaires.
- 17 Mais peut-on se référer à une perspective du populaire qui ne soit ni une assignation identitaire ni une disparition dans la culture de masse ? C'est encore S. Hall qui nous souffle la réponse en évoquant Gramsci : c'est la relation entre la culture et les questions d'hégémonie qui apparaît centrale. Sa définition du populaire « embrasse pour une période donnée les formes et les activités qui ont leurs racines dans les conditions sociales et matérielles des classes particulières et qui sont incarnées dans les traditions et les pratiques populaires »²⁷. Mais l'essentiel c'est que cette conception s'inscrit dans une dialectique culturelle : des formes fluctuantes en constante tension avec la culture dominante. Ainsi en France, dans la lignée de la sociologie de Sayad, quelques trop rares auteurs adoptent un double regard sociologique : tenir ensemble rapports de forces et rapports de sens, ne pas laisser la domination occulter le sens culturel des pratiques et vice-versa. Cette double approche oriente des recherches sur les relations interculturelles, actualisant le thème de l'ethnicité comme un retour sur le vécu concret dans les quartiers populaires.
- 18 Souligner ainsi l'importance des désignations ethniques ne suppose pas pour autant une conversion du sociologue au « communautarisme ». D'un groupe ou d'une génération à l'autre, les identités s'affirment dans des relations multiples et dans une perspective dynamique : elles se construisent dans des rapports à un environnement social, culturel, politique, en tension avec la société globale, mais aussi avec d'autres groupes. En pays jacobin comme ailleurs, des « communautés imaginées » se négocient sur les frontières interethniques. Mais ces frontières, selon la perspective interactionniste de F. Barth²⁸, ne sont pas des barrières infranchissables. Toujours à la

fois maintenues et franchies, ces limites sont avant tout des « seuils sémantiques », des marques ou des signes de distinction et de reconnaissance. De ce point de vue, l'ethnicité comme phénomène urbain excède toute perspective homogène de la race, la culture ou la langue. Ce qui prévaut au contraire, ce sont les « ritournelles » migratoires au sens deuleuzien du terme : mouvements de déterritorialisation et de reterritorialisation, voyage de l'émigré qui franchit les barrières ethniques et mobilise les ressources des siens pour construire son lieu d'ancrage, éviter ainsi de se perdre dans une dérive de l'entre-deux vue comme une porte ouverte sur le néant.

19 Un lieu d'ancrage qui a une dimension identitaire et relationnelle mais aussi historique, ce qu'oublie trop souvent l'interactionnisme symbolique. Car pour n'importe quel groupe ethnique, la signification du « nous » et les critères d'appartenance ne sont jamais des valeurs données une fois pour toutes : les alliances se font et se défont, les conflits, les ruptures et les recompositions alternent avec le temps, le patrimoine commun est toujours tributaire de nouvelles générations qui tendent à l'actualiser, déplaçant les frontières ethniques de l'intérieur, opposant une invention sociale permanente à l'héritage. Ces choix sont aussi liés à l'environnement mouvant de la société, à ses représentations, ses logiques de gestion sociale et urbaine. C'est à travers ces configurations contrastées que se dessinent des figures de l'ethnicité dans une perspective dynamique. Mais d'une figure à l'autre, le passage ne s'inscrit pas dans un schéma évolutionniste. C'est là tout l'aveuglement historiciste d'une vision des relations interethniques limitée au face à face de l'immigré et d'une société française qui parlerait d'une seule voix : on ne saisit ainsi que l'indice d'un rapport qui ne reconnaît un sens à la parole de l'acteur que pour autant qu'elle s'oriente vers les valeurs instituées d'une histoire à deux temps (de l'immigration à l'assimilation ; de l'immigration à la société multiculturelle...) Tendre l'oreille aux ritournelles de l'ethnicité permet d'échapper à cette logique binaire de représentations sociales qui soumettent le sujet au jugement de l'histoire (« l'intégration progresse ! » « la société multiculturelle est en marche ! ») et à l'injonction comportementale nécessaire à l'avènement d'un peuple à venir (« montrer pattes blanches » pour se faire accepter ; être « branché métissage » ou faire preuve d'antiracisme au nom d'un « politiquement correct »). Les figures de l'ethnicité que nous esquissons ²⁹ témoignent du fait qu'il n'y a d'historicité que dans l'événement et que tout événement est rencontre au-delà d'un impératif moral. En ce sens seulement, une histoire des rencontres entre l'immigration et la société française à travers les mondes de l'ethnicité ne relève pas d'une histoire des représentations sociales : car si ces figures sont elles-mêmes des représentations symboliques, elles s'inscrivent néanmoins dans la pratique. À ce titre, elles permettent de rendre compte de l'engagement dans l'action historique, de schématiser le cours même des relations interethniques dans une société ouverte, un monde chaque fois redécouvert au fil de l'expérience, de la quête de soi, des contextes d'actualité et des échanges interculturels. D'une figure à l'autre, l'ordre séquentiel des moments significatifs d'une construction du sujet apparaît ainsi lié à l'événement de la communication, comme une corde tendue qui ne saurait être imaginée sans les nœuds d'impact entre le passé et l'avenir, une tension entre un champ d'expérience et un horizon d'attente qui construit la scène de l'histoire à partir d'une actualisation permanente des construits sociaux.

20 C'est la figure de l'intellectuel organique qui prévaut ainsi à travers une exigence réelle soulignée par Gramsci : « que les sentiments populaires soient connus et étudiés tels qu'ils se présentent objectivement au lieu d'être considérés comme quelque chose de

négligeable et d'inerte dans le mouvement historique »³⁰. Refus de la bonne conscience, de l'imposture intellectuelle et de la banalisation du malheur. Engagement de l'intellectuel qui ne parle pas au nom de valeurs universelles mais au nom de sa compétence et de sa situation. Position d'un observateur engagé qui, dans sa propre pratique de recherche, soumet l'objectivité à l'épreuve d'une compréhension du point de vue à partir duquel il regarde le monde.

- 21 Ainsi l'engagement apparaît-il aussi comme une règle de vie, une façon de se rapporter aux événements, aux autres et à soi-même, quitte à oublier ses lunettes d'observateur lorsqu'elles deviennent des œillères. C'est une condition préalable pour une compréhension des mondes de l'ethnicité comme des mondes de significations, pour explorer les formes de l'imaginaire et de la mémoire collective qui actualisent ces univers au travers de différentes figures d'une espérance collective. Gramsci a inspiré la perspective du « fragment » qui marque la pensée postmoderne et postcoloniale : le rôle de l'intellectuel organique est de donner un sens commun aux expériences et « sentis » fragmentés des dominés. Mais il ne s'agit pas de regarder de haut la culture populaire et de prétendre apporter la lumière de l'extérieur comme dans la vulgate marxiste. Pour parvenir à problématiser les questions que posent les acteurs sociaux, le chercheur doit se garder d'une dérive de l'assimilation conceptuelle qui cantonne l'acteur dans le ghetto du sujet de l'énoncé, tandis que lui, planqué derrière son objet, conserverait le privilège de l'énonciation. Et sur le terrain de l'immigration comme pour d'autres domaines de recherche, penser avec la catégorie d'hégémonie plutôt qu'avec celle de domination, c'est ce qui souligne toute la pertinence du programme de l'intellectuel organique : donner une dimension essentielle à la culture en soulignant ses articulations avec le politique, le social ou l'économique.
- 22 Figure de l'intellectuel organique ou de l'ethnicité, Antonio Gramsci en a incarné l'exemple vivant par son œuvre et son engagement, frayant de nouvelles voies à la pensée et l'action, au chercheur comme à l'acteur, même si n'est pas qui veut le héros culturel des damnés de la terre : « Je n'appartiens à aucune race, mon père a une origine albanaise récente [...] magrand-mère était une Gonzalez et descendait d'une famille italo-espagnole du sud de l'Italie [...] ma mère était sarde par ses parents [...] Néanmoins ma culture est fondamentalement italienne et je n'ai jamais eu le sentiment d'être tiraillé entre deux mondes³¹».

NOTES

1. . A. GRAMSCI, *Cahiers de prison*, Paris, Gallimard, 1983, tome II, p. 285.
2. . C. GRIGNON, J. C. PASSERON, *Le Savant et le Populaire*, Paris, Seuil, 1989.
3. . M. A. MACCIOCCHI, *Pour Gramsci*, Seuil, 1975, p. 145.
4. . *Ibid.*, p. 146.
5. . D'autres travaux ont été menés auparavant par des chercheurs isolés, mais dans un pays où le phénomène migratoire traverse le vingtième siècle, il faut attendre les années 1970 pour assister à l'émergence timide d'un champ scientifique sur les questions d'immigration, d'abord marqué

par des approches économiques et démographiques en termes de flux d'une force de travail et un langage inféodé à un éthos bureaucratique.

6. . A. SAYAD, *La Double Absence*, Seuil, 1999, note 3, p. 308.
7. . A. GRAMSCI, *Passato et presente*, Torino, 1952, p. 213.
8. . M. A. MACCIOCCHI, *Pour Gramsci*, Seuil, 1975, p. 140.
9. . Un débat public qui tourne très vite court. Comme le souligne Dominique Schnapper, « au-delà des épisodes particuliers il faut retenir l'échec d'une politique de pluralisme » : les politiques effectivement mises en œuvre réaffirment « le caractère inévitable de la politique d'intégration nationale ». D. SCHNAPPER, *La France de l'intégration*, Gallimard, 1991, p. 84.
10. . Cf. sur cette question de l'influence de Gramsci sur les *Cultural Studies*, Stuart HALL, « L'émergence des cultural studies et la crise des humanités », *October* n° 53, MIT Press, 1990, p. 11-23.
11. . F. BENFIS, *Les Sanglots du colonisé*, Éditions Sertis, 1985, p. 9.
12. . M. de CERTEAU, *La Prise de parole et autres écrits politiques*, Seuil, 1994, p. 235.
13. . A. BOUBEKER, A. HAJJAT, *Immigrations en lutte*, Amsterdam, 2008, p. 280.
14. . Pour reprendre la typologie de G. NOIRIEL dans *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien*, Paris, Belin, 2003.
15. . C. LIAUZU, D. HEMERY, G. MEYNIER et P. VIDAL-NAQUET, « Où va la République ? », *Libération*, 16 novembre 2005.
16. . A. HAJJAT, *op. cit.*, p. 280.
17. . Plus précisément pour citer Hall, « l'écart entre théorie et pratique ne peut être comblé que par le développement d'une pratique à part entière ». S. HALL, *Identités et cultures, Politiques des Cultural Studies*, Amsterdam, 2007, p. 66. La référence à la figure de l'intellectuel organique apparaît manifeste : celui-ci en effet selon Gramsci doit « rester en contact avec les “simples” et, bien plus, trouve dans ce contact la source des problèmes à étudier et à résoudre. Ce n'est que par ce contact qu'une philosophie devient “historique”, qu'elle se purifie des éléments intellectualistes de nature individuelle et qu'on fait du “vivant” » (*Cahiers de prisons*, p. 214).
18. . S. HALL, *op. cit.* p. 70.
19. . A. GRAMSCI, *Scritti giovanili*, Torino, 1958, p. 49.
20. . B. ANDERSON, *L'Imaginaire national*, Paris, La Découverte, 2002.
21. . La formule est hégélienne, mais c'est l'ethnologie coloniale qui l'a portée sur la ligne de front d'une annexion du monde par une cité républicaine estampillée par la raison et l'Histoire.
22. . S. HALL, *Identités et cultures. Politiques des cultural studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007.
23. . *Ibid.*
24. . C. A. BAYLY, *La Naissance du monde moderne*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2007, p. 17.
25. . A. BOUBEKER, A. HAJJAT, *Immigrations en lutte*, Paris, Éd. Amsterdam, 2008.
26. . R. KOSELLECK, *L'Expérience de l'histoire*, Paris, Seuil, 1997.
27. . S. HALL, *op. cit.*, p. 75.
28. . F. BARTH, « Les groupes ethniques et leurs frontières », in P. POUTIGNAT, J. STREIFF-FENART, *Théories de l'ethnicité*, PUF, 1995.
29. . A. BOUBEKER, *Les Mondes de l'ethnicité*. Balland, 2003. Trois figures essentielles : Le « zoufri » pionnier de l'immigration, la figure « beur » de la seconde génération et la figure composite et actuelle de « l'acteur ethnique ».
30. . A. GRAMSCI, *op. cit.* p. 35. Le philosophe marxiste précise : « L'erreur de l'intellectuel consiste à croire qu'on peut savoir sans comprendre et surtout sans sentir et sans être passionné [...] c'est-à-dire à croire que l'intellectuel peut être un véritable intellectuel (et pas simplement un pédant) s'il est distinct et détaché du peuple-nation, s'il ne sent pas les passions élémentaires du peuple, les comprenant, les expliquant et les justifiant dans la situation historique déterminée, en les rattachant dialectiquement [...] à une conception du monde supérieure, élaborée suivant une méthode scientifique et cohérente.... En l'absence d'un tel lieu, les rapports de l'intellectuel avec

le peuple-nation se réduisent à des rapports d'ordre purement bureaucratique, formel ; les intellectuels deviennent une caste ou un sacerdoce ».

31. . A. GRAMSCI, *Letters from prison*, New York, Frank Rosengarten (éd.), Columbia University Press, 1994, p. 87.

RÉSUMÉS

Cet article se propose d'interroger la pertinence de la figure gramscienne de l'intellectuel organique à l'épreuve de l'actualité urbaine de la société française et des luttes pour la reconnaissance des héritiers de l'immigration. Il s'agit plus largement d'aborder les questions évoquées par Gramsci sous l'appellation du « populaire national » en se référant à l'expérience de l'immigration en France. C'est le thème de l'ethnicité qui est mis en perspectives à travers des figures fondatrices et leurs métamorphoses où la relation entre la dimension culturelle et les questions d'hégémonie apparaît centrale. Mais ce que souligne cet article, ce sont d'abord les attermoissements des sciences sociales autour de ce nouvel objet - entre la question urbaine et la question de l'intégration. Des attermoissements révélateurs de la violence épistémique sur la ligne de front d'une « guerre de positions » pour reprendre un autre concept Gramscien. Des attermoissements qui sont décrits à travers un strabisme divergeant dans les opérations de description des cultures populaires, entre la dérive du misérabilisme inhérente à la théorie de la légitimité culturelle et celle du populisme propre au relativisme culturel.

This paper questions the relevance of the Gramscian figure of the “organic” intellectual, looking at the current urban unrest in France and at the fight for acknowledgement that the children of immigration face. More widely, it approaches the questions Gramsci grouped under the “national popular” label as they relate to the experience of immigration in France. Moreover, this article highlights the prevarication of social sciences in handling the question of ethnicity at the confluence of the “urban problem” and the issue of assimilation/integration.

Dieser Artikel versucht die Relevanz der Gramski-Figur des „organischen Intellektuellen“ zu untersuchen. Dies im Rahmen der französischen urbanen Gesellschaft und des Kampfes der Erben der Immigration für ihre Anerkennung.

AUTEUR

AHMED BOUBEKER

Ahmed Boubeker, sociologue, est professeur à l'université Paul Verlaine de Metz. Ses recherches portent sur les phénomènes migratoires, l'ethnicité et les nouvelles formes de construction du lien social. Il a publié, entre autres ouvrages, *Les Mondes de l'ethnicité*, Balland, 2003 ; *Ruptures postcoloniales* (codir.), La Découverte, 2010.